

Compte rendu

ST-ARNAUD, Daniel, *Pierre Millet en Iroquoisie au XVII^e siècle. Le sachem portait la soutane* (Sillery, Septentrion, 1998), 203 p.

Martin Fournier

Volume 52, Number 4, Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005420ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005420ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fournier, M. (1999). Review of [Compte rendu / ST-ARNAUD, Daniel, *Pierre Millet en Iroquoisie au XVII^e siècle. Le sachem portait la soutane* (Sillery, Septentrion, 1998), 203 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52(4), 591–594. <https://doi.org/10.7202/005420ar>

COMPTE RENDU

ST-ARNAUD, Daniel, *Pierre Millet en Iroquoisie au XVII^e siècle. Le sachem portait la soutane* (Sillery, Septentrion, 1998), 203 p.

Il est assez rare qu'on s'intéresse de près à des missionnaires jésuites moins importants que les grandes figures fondatrices des missions canadiennes comme les pères Paul Le Jeune ou Jean de Brébeuf et ce petit livre sur le père Pierre Millet, qui œuvra en Iroquoisie entre 1668 et 1694, comble en partie cette lacune.

En partie, car si le titre annonce une étude centrée sur le père Millet, l'auteur nous propose plutôt un panorama des conditions dans lesquelles le jésuite exerça son ministère en Iroquoisie, Pierre Millet lui-même n'apparaissant dans ce livre que sous la forme d'une esquisse. En réalité, Daniel St-Arnaud présente une variation bien documentée et bien écrite sur le thème du missionnaire jésuite efficace, mais dans un contexte iroquois, à la fin du XVII^e siècle. C'est en cela que cette étude se démarque de travaux plus étoffés sur les jésuites et sur leurs missions en Huronie, tout particulièrement.

L'auteur a divisé son étude en quatre thèmes, qui forment chacun un chapitre. St-Arnaud explique d'abord le contexte culturel et politique iroquois, il donne quelques renseignements sur le parcours de Pierre Millet, puis il présente ce que le père a observé chez les Iroquois, avant d'analyser ce qu'il y a fait et de s'interroger sur l'impact de la présence de Millet en Iroquoisie. Cette division quelque peu artificielle en quatre thèmes provoque des répétitions et nuit à l'élaboration d'un portrait clair du père Millet, à la compréhension nuancée de son influence. Au total, St-Arnaud corrige de manière crédible ce qu'on avait écrit auparavant sur Pierre Millet (notamment dans le *DBC*), mais il apporte peu d'éléments neufs sur le rôle et l'influence politique réelle qu'a pu exercer Millet chez les Iroquois.

Né en 1635, Pierre Millet fut envoyé en Nouvelle-France après sa longue formation jésuite et dès son arrivée à Québec, en 1668, on l'envoya chez les Iroquois onnontagués où le très francophile chef Garakontié demandait des missionnaires. Millet y mena la lutte habituelle des missionnaires jésuites contre les rèves et les autres «superstitions» autochtones, et il sembla remporter un certain succès, grâce à l'aide du chef Garakontié qui adoptait peu à peu les pratiques françaises. En 1672, on transféra le père Millet chez la nation voisine des Onneiouts où, quelques mois plus tard, un incident lui permit d'acquérir un grand ascendant sur ceux qu'il désirait convertir. Millet leur prédit avec exactitude l'arrivée d'une éclipse de lune et il put, par cette éclatante démonstration de pouvoir, amener plusieurs chefs à la religion catholique, puis plusieurs autres adul-

[1]

tes, par effet d'entraînement. Entre 1676 et 1683, on ne sait à peu près rien du travail de Millet, sinon qu'il demeura en Iroquoisie. Il réapparut à l'avant-scène en 1684 lorsqu'on apprit qu'il multipliait les démarches au sein du conseil onneiout pour sauvegarder la paix de plus en plus fragile entre les Iroquois et les Français.

En 1685, tous les missionnaires furent rappelés dans la colonie. On renvoya aussitôt Millet comme aumônier au fort Cataracoui (Niagara) où le gouverneur Denonville apprécia sa grande connaissance des Iroquois en cette période agitée. Ces derniers assiégèrent le fort et la famine décima le contingent français de Niagara pendant l'hiver de 1687-1688. Le père Millet fut l'un des seuls survivants à pouvoir se réfugier au fort Frontenac, en 1689, où les Onnontagués vinrent le capturer par la ruse. Une fois Millet prisonnier, on le transféra chez les Onneiouts où l'un des trois clans de cette nation voulait l'exécuter et un autre, lui redonner son statut de chef. Le clan francophile qui s'opposait ici au clan anglophile l'emporta finalement et Millet fut adopté sous le nom d'un fondateur de la Ligue iroquoise, le sachem Otasseté. Par la suite, Millet participa aux délibérations du conseil onneiout de même qu'à certaines assemblées des Cinq-Nations, où il promouvait les intérêts des Français et des catholiques. Les Anglais tentèrent de convaincre leurs alliés iroquois qu'il fallait sortir Millet d'Iroquoisie au plus vite. Mais les catholiques l'appuyèrent et le protégèrent jusqu'à ce qu'ils apprennent (grâce aux Anglais) que Millet leur avait caché une partie des informations que le gouverneur de Nouvelle-France lui avait fait transmettre par lettre, en 1693. Millet fut alors exclu du conseil et ramené à Montréal dès l'automne suivant (1694), car son ardeur à défendre la cause française nuisait à l'instauration d'une politique de neutralité face aux deux rivaux européens, une politique que les Iroquois estimaient maintenant plus profitable à leurs intérêts. Millet ne put retourner en Iroquoisie mais une trentaine de néophytes onneiouts le rejoignirent à Montréal, à la mission Saint-Louis du Sault où il œuvra entre 1698 et 1703, avant de se retirer affaibli à Québec, où il mourut en 1708 à l'âge de 73 ans.

À partir de l'exemple du père Millet, Daniel St-Arnaud réussit à illustrer de façon convaincante le caractère très militant, voire militaire du travail des « soldats de Dieu » qu'étaient les jésuites, surtout dans un environnement traditionnellement hostile aux Français comme l'Iroquoisie. L'auteur fournit également des explications d'une rare précision sur les structures politiques iroquoises: la division en clans, les différents types de chefferies, les modes de nomination des chefs, le rôle politique des femmes, les différentes instances claniques, villageoises, nationales et confédérales, de même que les articulations entre toutes ces instances. Le texte de St-Arnaud est toujours riche et bien écrit; on le suit sans efforts.

Par contre, la méconnaissance des travaux sur le processus éditorial des *Relations* et sur la rhétorique des jésuites limite l'intérêt de la lecture que fait St-Arnaud des écrits de Millet, qu'il interprète au premier degré. L'ignorance du rôle des Hollandais dans la croissance du pouvoir iroquois et dans l'apparition de ten-

sions entre les cinq nations iroquoises, avant 1665, réduit également la pertinence de l'analyse géopolitique qu'il présente des relations franco-anglo-iroquoises. De façon générale, le père Millet sert trop souvent de prétexte pour expliquer des éléments de la culture iroquoise, de la mentalité jésuite ou des relations politiques et militaires entre les protagonistes. L'abondance et la variété de la documentation n'est malheureusement pas toujours gage d'une connaissance et d'une intégration poussées de celle-ci, et les spécialistes des questions iroquoises, des écrits jésuites ou de la géopolitique euro-amérindienne de la fin du XVII^e siècle seront par moments agacés par le manque de précision et de pertinence de St-Arnaud.

Mais ce petit volume, qui a conservé sa forme originale de mémoire de maîtrise, n'a pas la prétention d'approfondir tous ces sujets. Il faut le prendre et le lire pour ce qu'il est, c'est-à-dire une introduction intéressante et bien écrite sur le travail politique, diplomatique et missionnaire des jésuites en Iroquoisie, à la fin du XVII^e siècle, en soulignant le principal apport de cette étude, qui est de présenter de façon claire et détaillée l'ensemble des structures de pouvoir iroquoises à cette époque. Public cible: les étudiants en histoire et les férus des questions autochtones.

Célat
Université Laval

MARTIN FOURNIER